



La route des Mayas

Guatemala / Honduras

du 19/02 au 05/03/2023

Vargas Llosa, le coup d'éclat permanent

A 85 ans, Mario Vargas Llosa revient au roman politico-historique. Dans son magistral « Temps sauvages » (Gallimard), l'écrivain péruvien naturalisé espagnol livre une fresque fascinante sur l'effondrement de la démocratie au Guatemala en 1954. Entretien sans langue de bois avec le Nobel de littérature 2010 (pléiadisé en 2016) sur les échecs de l'interventionnisme américain et les conséquences catastrophiques de la pandémie pour l'Amérique latine.

Par Pierre de Gasquet
Publié le 24 sept. 2021 à 9:21

La scène est digne d'un film de Pedro Almodóvar. Ce 12 février 1976, l'écrivain colombien Gabriel Garcia Márquez accueille à bras ouverts son vieil ami Mario Vargas Llosa dans le hall du Palais des Beaux-Arts de Mexico. Sans dire un mot, ce dernier fend la foule et lui assène un solide coup de poing en pleine figure. « Comment oses-tu après ce que tu as dit à Patricia ? ... » Les versions diffèrent sur « après ce que tu as dit » ou « après ce que tu as fait (lo que hiciste) ». Mais le résultat est le même : l'auteur de « Cent ans de solitude » se retrouve étendu de tout son long sur le sol, avec un oeil au beurre noir. Depuis cette date, les deux Prix Nobel de littérature se sont juré de ne jamais révéler le motif de leur querelle, de leur vivant. C'est le seul sujet dont Mario Vargas Llosa refuse aujourd'hui de parler, sept ans après la mort de Garcia Márquez. En tout cas, si cette dispute fait un jour l'objet d'un roman, « ce n'est pas moi qui l'écrirai », assure-t-il aujourd'hui dans un grand éclat de rire, confortablement enfoncé dans un canapé, au siège de son éditeur, à Paris. A 85 ans, le dernier représentant du grand « boom » littéraire latino-américain des années 1960 (après la disparition de l'Argentin Julio Cortázar, du Colombien Gabriel Garcia Márquez et du Mexicain Carlos Fuentes) n'a rien perdu de sa fougue. Ni de sa pugnacité. L'oeil malicieux, un sourire mélancolique aux lèvres, le benjamin du « boom » savoure l'impact de son dernier roman, « Temps sauvages », une fresque fascinante sur le coup d'Etat fomenté par la CIA au Guatemala dans les années 1950, publiée chez Gallimard.

Ex-castriste devenu libéral convaincu

« Dans cette affaire, les Etats-Unis ont épousé les visées de la compagnie United Fruit, en vue de renverser le régime de Jacobo Árbenz, raconte le Prix Nobel. C'est un épisode tragique qui a conditionné la perception de la démocratie en Amérique latine pendant des décennies. Cela a encouragé la gauche révolutionnaire, inspirée par l'exemple de Cuba, à prendre le dessus sur la gauche démocratique. Pendant vingt ans, des milliers de jeunes se sont fait tuer par des militaires. La catastrophe date de là. »



En 1954 à Chiquimula (Guatemala), des partisans du colonel putschiste Carlos Castillo Armas, lors du coup d'Etat contre le président Jacobo Árbenz Guzmán fomenté par la CIA. © Bettmann Archive/Getty Images

Catastrophe ? Aujourd'hui, l'ancien révolutionnaire castriste repent - qui vit désormais avec la très mondaine Isabel Preysler, ex-femme de Julio Iglesias, dans la banlieue chic de Madrid - croit fermement aux vertus du libéralisme. En 1965, il s'était séparé de sa tante par alliance (inspiratrice de son roman « La Tante Julia et le scribouillard ») pour se marier avec sa cousine germaine, Patricia Llosa, une brune piquante au caractère bien trempé, qu'il a quittée pour Isabel Preysler, le lendemain de leur 50e anniversaire de mariage. Toujours la liberté avant tout. Grand admirateur de Thatcher et Reagan

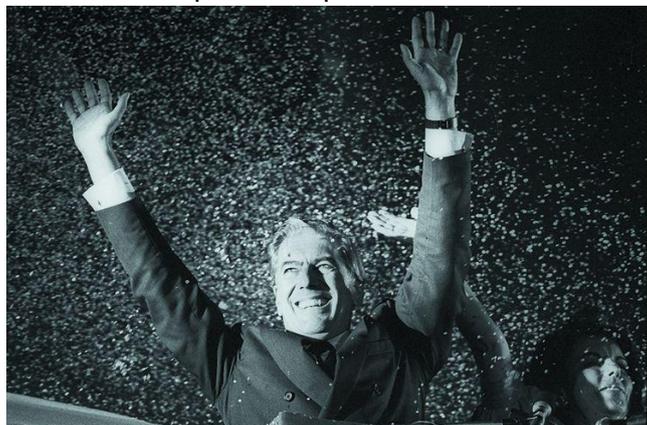
en leur temps, il se considère comme un libéral convaincu. « La démocratie est le produit du libéralisme. Quand j'habitais Paris, à part Jean-François Revel et Raymond Aron, tous les intellectuels français étaient gauchistes, avec quelques nuances. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Moi aussi, j'étais très à gauche jusqu'à

mon voyage en URSS. J'ai fait mon autocritique. C'est en Angleterre que j'ai compris ce qui se passait dans le monde. » Mais sa hantise reste le populisme, de droite comme de gauche...

La grande plaie de l'Amérique latine

En 1990, l'écrivain péruvien s'était lui-même porté candidat du parti Movimiento Libertad à la présidence de la République au Pérou, avec le soutien d'une coalition de droite libérale, contre Alberto Fujimori. Sans succès. Mais le chef du clan Fujimori a été destitué pour « incapacité morale permanente » en 2000. Vingt ans plus tard, quel regard porte le Prix Nobel sur l'Amérique latine post-Covid ? « C'est un volcan », lâche-t-il. Hormis quelques gouvernements « très démocratiques en Equateur, en Uruguay et au Costa Rica », à ses yeux, la démocratie est en recul partout. « La grande plaie de l'Amérique latine reste la corruption. C'est un problème énorme. Cela explique la détestation de la politique par les jeunes les plus brillants. Ils préfèrent devenir des entrepreneurs. Regardez le cas dramatique du Pérou : les cinq derniers présidents sont soit en prison soit sous enquête judiciaire », lance l'ancien candidat à la magistrature suprême.

Mario Vargas Llosa, en campagne pour l'élection présidentielle au Pérou, en 1990. © A. Balaguer/Archivolatino-REA



« Regardez ce qui se passe en Colombie, au Pérou, au Brésil, en Argentine ! Et le Nicaragua devient maintenant une dictature. » Quant au Salvador, « c'est le triomphe de la démagogie » avec l'arrivée au pouvoir de Nayib Bukele, 40 ans, le président en blouson qui a instauré le bitcoin comme monnaie nationale. « C'est un populiste : c'est le premier pays au monde qui a autorisé le bitcoin, s'esclaffe Mario Vargas Llosa. Une initiative extravagante vouée à l'échec. Toutes les banques disent que cela ne marche pas. »

Au Salvador, l'adoption du bitcoin plus compliquée que prévu

Quant au Brésil, c'est encore le royaume du « populisme délirant » à ses yeux. « Jair Bolsonaro [NDLR : le président candidat à sa propre succession en 2022] est en train de détruire l'Amazonie et se fourvoie chaque jour avec ses ministres. C'est Lula qui va gagner les futures élections, même si ce n'est pas mon candidat », pronostique Mario Vargas Llosa.

« Lula n'est pas la solution »

« Le retour de Lula n'est pas la solution. On a beaucoup exagéré l'impact de ses réformes économiques. Car il était très fort pour en faire la publicité. Et son gouvernement a été victime de la corruption aussi. Il était corrompu. Au moins, la justice a très bien fonctionné avec Lula. Contrairement à ce que l'on pense ici, il n'a pas été blanchi par la justice, il y a encore plusieurs procès en cours. Il peut très bien retourner en prison. Il est dans un entre-deux. Un peu comme Silvio Berlusconi en son temps, à la différence près qu'il n'a pas autant d'argent. »

D'une manière générale, comme à l'époque de Jacobo Árbenz au Guatemala, l'auteur de « Temps sauvages », l'un de ses trois romans les plus politiques avec son chef-d'œuvre « Conversation à La Cathédrale » (1969) et « La Fête au bouc », juge la presse internationale peu lucide sur l'Amérique latine. Pour lui, les correspondants des journaux, en y découvrant une grande pauvreté, sont souvent séduits par l'extrême gauche. « Mais c'est elle qui, directement ou indirectement, est responsable de cette pauvreté après avoir déclenché des guérillas pendant des années... On découvre aujourd'hui, par exemple, que dans le gouvernement péruvien de Pedro Castillo, il y a plusieurs anciens terroristes qui ont participé aux actions du Sentier lumineux [NDLR : le parti communiste du Pérou] au début de l'insurrection. Et qui sont là aux commandes dans les ministères... c'est quand même extraordinaire ! », s'exclame l'écrivain. Au final, face à une pandémie qui est encore loin d'être terminée, il juge la situation de l'Amérique latine « catastrophique ». La Colombie est le pays le plus préoccupant. « J'aimerais bien qu'Iván Duque [NDLR : le président colombien visé par une tentative d'attentat en juillet] résiste aux turbulences », soupire encore Mario Vargas Llosa. Résultat : « Aujourd'hui, la Chine achète tout en Amérique latine. C'est le premier investisseur étranger au Pérou. La Chine s'est substituée aux Etats-Unis partout dans le sous-continent et impose son modèle capitaliste, même si on n'en parle pas beaucoup. Les Etats-Unis se sont désintéressés de l'Amérique latine », déplore le Prix Nobel. Réac, Vargas Llosa ? La réalité est plus complexe. « Il se dit libéral. Mais cela ne l'empêche pas de critiquer la 'pieuvre' (la compagnie United Fruit) et le rôle de la CIA dans son dernier roman ou de s'élever contre la persécution des homosexuels par le passé. C'est surtout un homme libre qui veut garder sa liberté de jugement », explique son traducteur français, Albert



Bensoussan. Pour preuve : l'écrivain hispano-péruvien a soutenu le démocrate Joe Biden contre Donald Trump en 2020.

L'Afghanistan, tragédie du monde libre

Pour le Prix Nobel, « Trump a été une catastrophe pour les Etats-Unis » et l'interventionnisme américain a souvent été contre-productif, comme au Guatemala en 1954. « Les Etats-Unis représentent la première puissance mais ne sont plus le gendarme du monde. La première chose qu'a faite Trump, c'est de demander aux alliés de payer pour leur défense. Trump a montré la fragilité de cette alliance entre les pays démocratiques. L'erreur des Etats-Unis a été de participer à une guerre qu'ils ne pouvaient pas gagner. C'est une véritable tragédie de voir le pays à la tête du monde libre sortir de l'Afghanistan de cette manière chaotique. »

Mario Vargas Llosa, « un homme libre qui veut garder sa liberté de jugement », selon son traducteur. © Dorian Prost pour « Les Echos Week-End »

Comme tous les véritables démocrates, il se déclare déçu par Joe Biden sur sa gestion de la crise afghane. « Les Etats-Unis n'auraient jamais dû entrer dans cette guerre. Ou alors ils devaient la gagner. Le pays qui conduit le monde libre ne peut

pas perdre une guerre sans détruire la base de ce monde libre qui est la puissance militaire. »

« Sánchez est très malin »

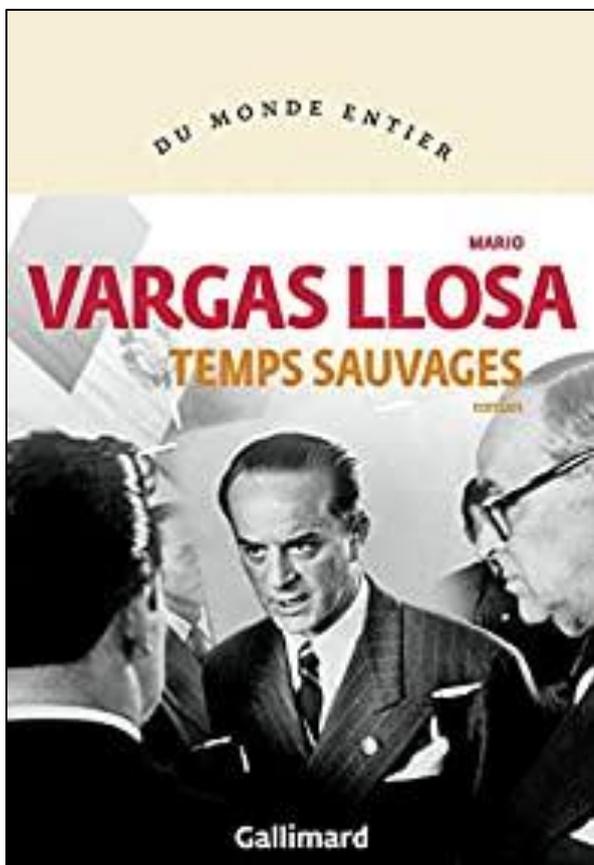
Il est beaucoup plus réservé sur l'Espagne, où le socialisme s'est « associé avec des groupes extrémistes. C'est devenu le seul pays d'Europe où il y a des communistes dans les ministères. C'est seulement grâce à l'Europe qu'il n'y en a pas plus. Sánchez est très malin : il connaît très bien la limite à ne pas dépasser. L'Europe est devenue un rempart contre l'extrémisme et la démagogie. » Pour ce grand admirateur du débat d'idées à la française, les derniers grands intellectuels ont un peu disparu depuis la mort de Raymond Aron. « Les intellectuels sont en crise partout dans le monde. Les écrivains sont plus vivaces. » Il ne cache pas son admiration pour Milan Kundera, Français d'adoption et autre communiste repent. « Ses idées sont toujours les bonnes. »

La « démagogie » de Michel Houellebecq

En revanche, il se défie de Michel Houellebecq, l'auteur de « Soumission ». « Il y a beaucoup de démagogie dans ses derniers romans. J'avais lu avec intérêt les premiers. Mais je ne le crois plus. J'ai l'impression qu'il utilise la France pour des raisons très personnelles : il aime beaucoup cette espèce d'autorité qu'on lui a octroyée, mais il ne représente rien. »

Pour Mario Vargas Llosa, nous ne sommes pas encore sortis de la pandémie. « La crise économique sera énorme. Par conséquent, la crise politique s'ensuivra. Les dégâts de la pandémie sont énormes et on ne peut pas en faire encore le bilan. Certes, la perception générale est que l'Etat en sort apparemment renforcé. Mais c'est une illusion. En fait, la société civile a fait autant que l'Etat pour combattre la pandémie sans en avoir les moyens. C'est grâce au libéralisme qu'on a une grande réforme de la médecine et la création d'emplois. L'Europe, où est née la démocratie, doit défendre ses conquêtes. »

Grand admirateur de Faulkner et de Flaubert, l'écrivain qui s'est vu décerner le Nobel de littérature en 2010 pour « sa cartographie des structures du pouvoir et ses images aiguës de la résistance de l'individu, de sa révolte et de son échec », n'aime rien tant que de jouer les prophètes. Sans oublier que tout roman est une « imposture » destinée à mieux faire jaillir l'esprit d'une époque ou d'un système.



La mystérieuse « Miss Guatemala »

C'est un des personnages les plus troublants de « Temps sauvages ». Mi-fictif, mi-réel. Elle aurait pu donner son titre au roman. Marta Borrero Parra (nom fictif donné par l'auteur), alias « Miss Guatemala », vit aujourd'hui aux Etats-Unis, entre Washington et la Virginie. Mario Vargas Llosa raconte même sa rencontre avec la « vraie » Miss Guatemala à la fin de son roman ⁽¹⁾. Fille répudiée d'un juriste influent, cette Mata-Hari latino, dotée d'une « *intelligence lumineuse* », fut, tour à tour, la maîtresse du président guatémaltèque Carlos Castillo Armas, sponsorisé par la CIA, et du colonel Johnny Abbes García, mandaté par le généralissime dominicain Trujillo pour l'assassiner. « *Comment imaginer qu'elle pouvait gifler le président dominicain et sortir immédiatement du pays, et recevoir aussitôt la nationalité sans la protection de la CIA ?* », avance Mario Vargas Llosa. « *J'ai beaucoup enquêté pour ce livre. C'est une histoire grotesque : on n'a jamais compris pourquoi le président guatémaltèque Jacobo Árbenz Guzmán, grand admirateur des Etats-Unis, a été accusé par les Américains d'ouvrir la porte de son pays aux communistes.* » La vraie Miss Guatemala diverge,

toutefois, sur ce point : pour elle, Jacobo Árbenz était un « naïf » que les communistes manipulaient à leur guise...

⁽¹⁾ Mario Vargas Llosa, « Temps sauvages », Gallimard, 23 euros, 385 pages.

À la suite d'une opération paramilitaire de la Central Intelligence Agency (CIA), le président guatémaltèque Jacobo Arbenz est renversé après avoir gouverné pendant trois ans et demi. Les nouvelles autorités mettront fin à la réforme agraire d'Arbenz et retourneront à la United Fruit les terres nationalisées. La révolution démocratique de 1944 du président José Arevalo avait introduit un vaste programme de réformes socio-économiques de gauche. Il limitait le pouvoir de la multinationale United Fruit, encourageait la syndicalisation et élargissait le droit de suffrage aux Indiens et aux classes défavorisées, menaçant ainsi les bases de l'élite du pays. Le colonel Arbenz, qui est élu président en 1950 avec 65% des voix, manifeste la volonté de poursuivre les réformes. Dès 1951, il lance une vaste réforme agraire visant à distribuer des terres à plus de 100 000 familles pauvres. Dans ce processus, il procède aussi à la nationalisation des terres de la United Fruit, ce qui mécontente les autorités américaines. À une époque où la crainte du communisme, exacerbée par la Guerre froide, atteint des sommets à Washington, les réformes d'Arbenz sont dénoncées comme ayant un caractère communiste. En 1952, le président Harry Truman autorise la CIA à entreprendre, avec le support du dictateur nicaraguayen Anastasio Somoza, une opération visant à renverser le régime d'Arbenz. L'opération est finalement montée sous l'administration de Dwight Eisenhower, en juin 1954. Elle fait des centaines de morts et aboutit au renversement d'Arbenz qui s'exile. Une junte militaire dirigée par le colonel Carlos Castillo Armas met immédiatement fin aux réformes, retourne les terres nationalisées à la United Fruit et abolit le droit à la syndicalisation. Ce renversement plonge le Guatemala dans la chaos. Il s'ensuivra 36 ans d'un régime de terreur qui fera près de 200 000 morts, les autorités recourant à des escadrons de la mort et à des massacres pour maintenir leur contrôle sur la population indigène.

